

La multitude et la métropole

Je vais prendre à l'envers la question posée dans ce séminaire « Métropole et multitude » et partir de la multitude, comme nous y invite le récent mouvement des cités. Je dis cités et non banlieues car ce mouvement a concerné deux cent villes, notamment moyennes, toute la part française de la métropole mondiale et pas seulement les banlieues des grandes agglomérations. La métropole mondiale, le monde en voie d'urbanisation rapide, est formée d'archipels de villes plus ou moins grandes, de territoires multiples soumis à la logique du capital financier. Je ne connais malheureusement assez pour pouvoir en parler que ceux labourés par la cité savante française, une cité très enclavée, au niveau de connaissance très limité. Mais c'est pourtant à partir de là, de ma base, que je vais essayer de tirer le fil de la multitude, une direction à creuser, à saper, à la rencontre des autres détachements de la multitude mondiale.

Ces « cités », où a été réduit l'accès à la citoyenneté ont été édifiées il y a une quarantaine d'années avec l'appellation de grands ensembles d'habitations à loyer modéré pour loger les ouvriers des industries déconcentrées, concentrer les travailleurs à portée de bus, de mobylette ou de vélos des lieux de travail peu qualifiés. Ces usines ont fermé, le travail est parti plus loin et surtout exige de nouvelles compétences, des « connaissances ». Le nom cité, qu'on trouvait déjà dans les banlieues ouvrières a été donné alors par les enfants à leur lieu d'habitation : t'es de quelle cité ? Rien à voir avec les « cités » comme univers de légitimation dans l'oeuvre des sociologues Boltanski et Thévenot sur la justification ? Et pourtant... T'es de quelle cité ? T'es de quelle origine ? Comment tu justifies ce que tu fais ? En fait il s'agit bien du même concept de cité, agi en commun à deux bouts du spectre de la cité savante. Un concept de communauté à mettre en mouvement.

Les « connaissances » sont de multiples genres mais les connaissances enseignées dans les écoles et collèges ne reconnaissent pas le désir d'apprendre de ceux qui les fréquentent parce que ce désir d'apprendre n'a pas la forme canonique. J'emploie le mot canonique à dessein car cette forme a été donnée par les ordres religieux enseignants, Frères des écoles chrétiennes, jésuites et oratoriens, et reprise à l'identique par l'école laïque avec Dieu, soit le mouvement vers l'infini, la motivation, en moins. L'école refoule les enfants non-conformes, aux désirs divergents, ceux qui pourraient apprendre à leurs camarades quelque chose, comme l'a très bien montré Célestin Freinet. Les premières informations sur les émeutiers arrêtés pendant les journées de début novembre montrent qu'il s'agit de gens très jeunes, à 85% non connus des services de police, non délinquants de droit commun, des objectivement politiques, même s'ils n'ont pas les mots pour le dire et que personne ne les soutient. Des informations plus proches disent qu'il s'agit de jeunes en grande difficulté scolaire ou déjà rejetés par leurs collègues et se pensant de ce fait sans avenir. Des gens très différents de ceux qui fréquentent le collège de philosophie ou l'école normale supérieure, qui auraient tout intérêt à faire leur connaissance.

Le rôle sélectif de l'école avait déjà été bien souligné par Pierre Bourdieu, et surtout Christian Baudelot et Roger Establet, « L'école primaire divise », qui montrait, statistiques à l'appui, dans les années 1970, qu'au fil des années d'école primaire, les enfants d'ouvriers prenaient du retard et arrivaient donc en sixième avec un handicap de l'âge, qui signalait aux enseignants leur vraisemblable déficience intellectuelle, puisque depuis le début du XX siècle

l'intelligence est évaluée par la normalité des performances par rapport aux enfants d'école du même âge. On lira à ce propos les œuvres d'Alfred Binet, inventeur du test du quotient intellectuel. Or des études américaines ont démontré expérimentalement que les écoliers et collégiens réussissaient conformément à ce qu'anticipaient d'eux leurs professeurs. Cette anticipation est en général la reproduction sociale et professionnelle, même si la crise industrielle a rendu cette reproduction impossible. Quand aux enfants élevés par une mère seule et surtout de père inconnu, on ne sait pas quoi en faire dans ce schéma.

Depuis les restructurations industrielles, et le développement d'une économie de services, les emplois qui restent classés comme industriels, sont occupés de manière croissante par des travailleurs étrangers, ou immigrés. Le préjudice en matière scolaire devient double : à celui attaché à la classe, ouvrière, décrit par Bourdieu et ses élèves, s'ajoute le préjugé raciste, de très bonne foi, selon lequel ces gens là, attachés à d'autres cultures, n'ont pas les mêmes besoins et les mêmes désirs que nous, retardent dans leur évolution, notamment dans leurs attitudes par rapport aux femmes. Le corps enseignant, dévalué par une politique salariale totalement irrespectueuse des années d'études exigées, s'est très fortement, voir complètement féminisé dans les cités mal notées sur l'échelle des mutations. Ces femmes sont très sensibles au machisme supposé, et en devenir de plus en plus réel des élèves. Le fossé entre enseignants et candidats à la promotion sociale n'a jamais été aussi grand. Ce sont les aides scolaires privées qui font la différence, et à ce jeu, seuls ceux qui ont de l'argent, quelle que soit leur couleur, sont gagnants. France-info a traité le salon de l'éducation où sont exposées ces aides de « délit d'initiés à très grande échelle ».

L'école forme donc une multitude de déçus, d'exclus par des conseils de discipline qui ne conseillent jamais rien aux élèves, mais légitiment la décision déjà prise par le ou plutôt la principale. Se débarrasser du trouble dont personne ne veut plus est alors la seule solution. C'est cette multitude qui s'est manifestée ce début novembre, une multitude pas très nombreuse, mais assez pour faire éclater au grand jour le problème de la non représentation politique des noirs en France. Cette représentation existe maintenant ; la multitude des « portés disparus » comme on les a appelés dans certains collèges n'est guère partie prenante de cette représentation qu'elle a contribué à faire éclore. Mais c'est le sort de toute multitude d'accoucher d'autre chose que de lui-même.

Pour Toni Negri et Michael Hardt « la multitude est faite des singularités agissant en commun » (P.131 de Multitude). Cette multitude de gamins a agi en effet en commun puisque près de deux cent villes ont participé à ces journées. Comment étaient-ils reliés ? Tout simplement par les télévisions, les radios, les téléphones portables, les réseaux médiatiques métropolitains que la multitude utilisait provisoirement à son avantage. Des réseaux dont d'ailleurs tous individuellement rêvent de se servir pour réussir, en passant à l'une de ces émissions où il suffit de savoir parler. Des réseaux dont ils se servent de la même façon pour communiquer avec la famille éparpillée dans le monde, et commenter les bons coups de leur équipe de foot préférée. Des réseaux qui sont leur espace public. C'est un sans papier qui a déposé le brevet « vis-à-vis », téléphone en vidéo-conférence dans un cyber café du XVIII, et faire reculer Vivendi qui avait choisi le même nom pour son système portable.

La multitude est dispersée. Elle habite dans des cités enclavées. Elle est mixée socialement avec des plus vieux et des porteurs d'habitus différents. Elle observe et elle accumule des connaissances sur tout ce qui l'entoure. Des connaissances mises en scène par certains dans ces groupes de rap qui pullulent, dans ces exercices de théâtre avec les professeurs de français, dans toutes les esquives auxquelles il faut s'adonner quand on habite un territoire

dont on n'est pas propriétaire. Les plus grands feignent d'avoir trouvé la solution et roulent des mécaniques à l'entrée de la cité ; ici on n'entre pas si l'on n'est pas connu, et la cité devient enclos, obstacle à la connaissance ; comment s'en sortir ? Car la multitude sait, comme les chefs d'état qui ont défini la stratégie de Lisbonne pour l'Europe que la connaissance est la clé de l'avenir. La multitude et ces chefs d'états agissent en commun sans le savoir, forment et déforment, ploient et plient le tissu de la métropole.

La métropole ce n'est plus l'espace matrice du temps des colonies, ce qui donne à tout ce qu'il touche sa forme. C'est la vie en commun de tout un chacun par les réseaux interposés, par l'argent circulant. La métropole ce sont les cadres qui se fournissent en dope dans les cités, les familles qui emploient pour s'occuper de leurs enfants ou de leur ménage des femmes dont elles ne voudront pas que les enfants aillent dans la même école que les leurs, ou plutôt dont elles feront fuir les enfants par les leurs. La multitude est à la fois mondialisée, dans ses corps, dans ses têtes, dans ses objets, dans ses techniques, dans ses relations, et mise au piquet de la métropole-ville-gouvernance-démocratie comme les enfants pas sages parce qu'ils ne parlent pas le bon langage. La multitude brûle de faire autre chose, de pouvoir se déployer, voler comme l'oiseau bariolé. La métropole c'est le paradoxe à tous les coins de rue, l'affirmation d'un territoire qui va au même pas, en même temps, qui vit sous la bannière liberté, égalité, et qui pratique de plus en plus l'inégalité dans le sauve qui peut général devant les effets de la mondialisation. Mais la métropole est un territoire technique, sa gestion est technocratique, marchande ; face à ces inégalités il ne s'agit pour le pouvoir municipal ou pour la gouvernance urbaine, l'ensemble des décideurs politiques et économiques, que de trouver un point d'équilibre, de produire un commun hiérarchisé, de conserver les acquis et donc de repousser les nouveaux venus, comme l'a bien montré Norbert Elias dans les Logiques de l'exclusion.

L'inégalité est parlée comme inégalité devant le travail ; certains en ont et d'autres pas, et les Etats-Unis ou le Royaume Uni s'enorgueillissent de leur faible taux de chômage, pendant que les observateurs parlent de la croissance du nombre des travailleurs pauvres. On aura l'occasion au cours du séminaire de parler des phénomènes de rente foncière et immobilière qui captent une part croissante du revenu du travail au profit des propriétaires, empêchant que l'imagination puisse créer de nouvelles productions. Actuellement on préfère endormir le capital en le privatisant, plutôt que l'endormir dans les entreprises publiques comme disaient les intellectuels communistes quand j'étais jeune, de l'endormir en créant un commun de qualité moyenne, en fabriquant un boulet pour l'avenir. Comme arracher ce boulet de nos pieds ? La multitude jeune n'a pas envie de travailler dans les rapports sociaux caractéristiques de l'apprentissage actuel, ou de l'ensemble des emplois peu qualifiés encore taylorisés, où la production des connaissances reste monopolisée par les bureaux d'études et des minorités d'experts. Cela vaut également pour les cités qui sont labourées par une foultitude de travailleurs sociaux, d'équipes de recherche, etc... dont les réflexions sont d'autant plus sans débouchés que la commune de référence est pauvre, et sans moyens financiers d'appliquer les plans d'action qui viennent d'être définis. Parlant des cités de Toulouse, mais cela vaut pour toutes, un livre collectif, aujourd'hui épuisé, paru en 1995, et intitulé « Ces quartiers dont on parle », parlait de « terrains d'aventure des classes moyennes ». La remarque est toujours vraie, à lire les différentes analyses des dites classes moyennes de proximité sur les événements de novembre.

Les différentes formes de travail communiquent-elles, collaborent-elles et deviennent elles communes (Negri-Hardt p 133) dans la métropole, faisant de celle-ci le socle matériel, l'infrastructure nécessaire au déploiement de la multitude ? Ce qui est en cause dans les cités,

dans les lieux d'émergence de la multitude, c'est la communication entre travail et non travail, emploi et chômage. Est-ce que c'est vraiment le niveau plus élevé des diplômés de l'un par rapport à l'autre qui explique que l'un ait un emploi et pas l'autre ? On trouvera toujours une justification rationnelle à une situation insupportable. Mais la réalité c'est, surtout au sein des familles, le partage des ressources entre ceux qui travaillent et ceux qui ne travaillent pas, une socialisation publique par les allocations, et surtout sociale par l'auto-organisation qui complète, et qui n'est criminelle que dans certains cas, ceux qui se sont soigneusement abstenus de participer au mouvement pour se contenter de retirer les marrons du feu ensuite. Les jeunes qui se sont mis en mouvement ont pris le risque de répondre aux provocations, de brûler à la mort, de se montrer spectaculairement citoyens, visibles. C'est le revenu, plus que le travail, qui est commun, évalué comme tel par les grandes surfaces commerciales qui cherchent à l'exploiter, et qui ont été installées avec les autoroutes nécessaires à leur desserte dans toutes les grandes zones industrielles en déshérence. Mike Davis dans « Cité du quartz » décrit la banlieue de Los Angeles, mais on pourrait parler de la même manière de Nantes, du bassin sidérurgique lorrain, des quartiers nord de Marseille, de l'est lyonnais, du 9-3 ou du 9-1.

Comme le disent les néolibéraux cet espace périurbain est un espace de choix, à la différence de l'espace disciplinaire industriel qui était un espace d'imitation. La profusion de la marchandise dans les temples qui lui sont consacrées, sa mise en spectacle, implique un véritable travail de consommation, de comparaison, de connaissance, appliqué aux choses nécessaires et à des choses futiles mais à la pointe du désir. Ce travail construit une capacité de distanciation et d'autonomie, de jugement, qui est conquise par tout un chacun dans ces espaces urbains éloignés des centres villes, mais qui produisent des effets sociaux et imaginaires proches. Les femmes de banlieue, les femmes immigrées, les femmes de province deviennent expertes, et les enfants, même sans argent pour acheter, deviennent experts également. Les services de marketing s'aperçoivent que les consommateurs sont en avance sur l'état actuel de la production et font remonter leurs suggestions aux ateliers de fabrication. Plus les aspirations des consommateurs se différencient plus la production va pouvoir se segmenter et découvrir de nouvelles niches à exploiter. Avoir du temps à socialiser, donc libre de l'emploi ou de l'étude, des formes trop contraintes d'occupation du temps, est une ressource, mais une ressource captée par les marques, affectée à la coopération qui étend davantage le capital et son emprise.

L'affect, le sensible, dans ses différenciations infinies, est ce que produit la multitude. Dans la métropole cette production peut être capturée dans des représentations et des systèmes de décision qui vont se traduire en productions matérielles. L'industrie de la mode, et son reniflage annuel ou même semestriel des nouvelles tendances de la sensibilité est un bon exemple d'une telle articulation. Mais la métropole n'est en mesure de mettre en forme les goûts et les couleurs qui affluent dans les studios de création, que dans la mesure où des petites mains, le plus souvent immigrées, réalisent matériellement les modèles créés. C'est l'ensemble de la multitude présente dans la métropole, avec toutes ses capacités différenciées, qui permet au travail de création de se réaliser. Il en va de même pour l'industrie du cinéma avec tous les techniciens, et l'ensemble complexe d'intervenants qui composent le générique d'un film, ensemble encore peu métissé pour l'instant. La production s'organise autour d'un projet, et mobilise des compétences forgées dans des projets disjoints ; chaque production est un agencement collectif spécifique de travaux immatériels et matériels. Là encore comme l'a montré la lutte des intermittents du spectacle, la réunion temporaire de capacités de travail dispersées auparavant et ensuite, implique une infrastructure de revenu, un système d'assurance chômage qui porte le commun virtuel, la coopération potentielle. Les travaux

d'Antonella Corsani et Maurizio Lazzarato dans le numéro 17 de la revue *Multitudes* le montrent bien. La métropole c'est ce système de coopération potentielle, un système de connaissances des gens entre eux qui fait que de proche en proche on arrive à agencer le bon collectif de techniciens et d'acteurs pour ce film là.

Comme l'ont montré Luc Boltanski et Eve Chiapello, la production par projet s'est étendue de plus en plus dans l'ensemble des secteurs de la production, délitant les collectifs de travail, les organisations syndicales, mettant en crise l'ancien système de relations de travail. Parallèlement ce système s'est spatialement distendu, jusqu'à séparer complètement lieux de travail et lieux d'habitat, et donc mettant fin aux possibilités d'organiser la coopération dans la lutte contre la direction de l'entreprise sur les lieux d'habitat. Aujourd'hui les correspondances entre lieux de travail et lieux d'habitat sont aléatoires, pour l'entrée dans l'emploi la personne de connaissance qui recommande fait la différence, mais ne remplace pas les procédures formelles mieux connues des personnes les mieux formées. L'emploi métropolitain sort des représentations corporatistes, et racistes, qui limitaient les coopérations pour se présenter comme ouvert à tous, mais c'est pour mieux repousser ceux du bas de l'échelle, et faire intérioriser une infériorité, selon les mécanismes mis en lumière par Pierre Bourdieu à propos de l'école. L'emploi s'internationalise, se métropolise, mobilise à une échelle toujours plus vaste ; comme l'ont montré Azouz Begag à Lyon et Nicole Tabard dans l'Essonne, ceci est vrai de tous et pourtant les hautes sphères ne voient qu'immobilité et enclavement chez les autres.

Le travail est dorénavant fondé sur la connaissance. Et la connaissance semble, avec la propriété et le revenu, une des choses les plus inégalement réparties, un capital dont on peut d'autant plus profiter qu'on est né à un endroit où on en détenait déjà beaucoup. Un capital qui s'accumule d'autant plus qu'on fréquente davantage ou qu'on vit dans la proximité, ou qu'on travaille avec, des personnes qui détiennent également beaucoup de ce capital. Comme si on ignorait le principe des vases communicants, dans lesquels l'homogénéité des niveaux rend l'eau stagnante. On constate une tendance au regroupement spatial des plus diplômés dans les cœurs de ville, dans la proximité les uns des autres, mais là aussi d'où on peut s'évader facilement vers la nature et les loisirs, mais aussi là où on n'est plus sollicité à penser mais seulement à travailler mécaniquement et à se divertir pour oublier. C'est ce qu'on appelle la gentrification des centres villes, gentrification qui a été précédée d'une résidentialisation des cités HLM présentes dans ces centres villes et dorénavant entourées de grilles, et fractionnées à l'intérieur. Ce qui formait cité est maintenant résidence et prêt à une élimination progressive de la multitude potentielle. Le système du karcher n'est pas loin. Mais ce que tout le monde oublie c'est que dans les cités, au fonds du puits du monde, on apprend en se divertissant, en sortant, on explore, on compare, on comprend, on répare, on bricole, on fabrique de la connaissance avec n'importe quoi.

La connaissance n'est pas seulement la constitution d'une encyclopédie cérébrale par des soins particulièrement dispendieux. Pour une comparaison entre le coût de la fabrication d'un polytechnicien et celui de la menée d'un élève de ZEP à la fin de la scolarité obligatoire on consultera les travaux du laboratoire Créteil à l'Université du même nom. La connaissance c'est aussi le naître au commun, le naître ensemble, et de ce point de vue rien de tel que la participation à un mouvement commun pour connaître. Tous les jours par ses mouvements de vie la multitude connaît, sans avoir l'espace de la mise en commun de cette connaissance, sans disposer à sa guise de l'espace politique, dont la métropole lui offre l'infrastructure matérielle. L'état d'urgence vise à lui retirer encore plus d'éléments de cette mise à disposition. La mise en commun implique de rendre visible, ce qu'ont parfaitement réussi les

journées de novembre, et de réfléchir cette visibilité vers le reste de la multitude dans l'antagonisme. Il s'agit de faire changer le reste de camp, de gagner le match, à tout le moins de marquer un point. Le propre de la métropole étant la communication, la coopération objective, de tous les éléments de la situation, la réflexion se fait ailleurs, chez tous les commentateurs qui montent sur les épaules du mouvement pour avancer leurs propres propositions préparées d'avant, et refouler doctement, comme l'école, les désirs des racailles.

La connaissance, la constitution du commun, est un nouvel agencement de l'existant, un nouvel usage des outils à disposition, une création de nouvelles relations. L'antagonisme est constituant de la multitude et l'agir en commun, concomitant, concerne tout le spectre social, uni par l'ensemble des infrastructures qui constituent la métropole. Mais dans la métropole, il y a une et plusieurs lignes de fracture, d'interface, qui polarisent les rapports. Au lieu de se développer à partir d'un centre comme la ville du moyen âge à nos jours, la métropole se développe par la pulsation d'une interface, d'une membrane entre au minimum deux mondes aux règles différentes. La métropole est un port, un lieu d'entrée et de sortie, un lieu de conversion, de transformation de ce qui entre et ce qui sort. Les travaux de Michèle Collin et Thierry Baudouin sur les villes portuaires en témoignent. Les grandes métropoles mondiales étudiées par Saskia Sassen sont des villes où il y a des Bourses (Londres, New York, Tokyo), donc d'entrée, de sortie et de conversion des flux financiers ; mais elle a étudié aussi Tijuana, interface entre les Mexicains et les Etats-Unis et Miami, interface entre les Cubains et les Etats-Unis. Dans la métropole il y a un dénivelé, une fracture de droits, qui constitue la force productive principale de cette métropole.

Dans l'exploitation de cette différence de droits, se produit une nouvelle réalité subjective en excès par rapport aux conditions initiales, et la formation d'une population aux caractéristiques nouvelles, comme le montre Ursula Biemann dans ses films sur les frontières, évoqués dans le numéro 15 de la revue *Multitudes*. Aux frontières, dans l'espace palpitant de la métropole, palpitant au sens d'une membrane qui bat, apparaissent des multitudes de formes de connaissance possibles, surgit la capacité productive de la multitude. Cette capacité est déterritorialisation au sens de Deleuze et Guattari, mais ce qu'on en saisit, ce qu'on en voit, ce qu'on en réfléchit, ce sont les formes reterritorialisées, capturées par différents systèmes de pouvoir qui en donnent la visibilité, qui en donnent de nouvelles configurations, de nouvelles segmentations. Et le mouvement est toujours à reprendre, la multitude toujours à venir.